

Jacques Bertin - Ce qui reste, ce qui vient (2019)

[Finis, le bistrot à Dédé ! \(Jacques Bertin\)](#)

[Qu'avons-nous fait du paradis ? \(Jacques Bertin\)](#)

[À force de solitude, j'ai acquis l'art de la mer \(Jacques Bertin\)](#)

[Le jour baisse ; la pluie, à la clarté des lampes... \(d'après François Porché - A chaque jour... - 1904\)](#)

[J'aime rien - et alors ? \(Jacques Bertin\)](#)

[Être vieux ? \(Jacques Bertin\)](#)

[Je suis monté là-haut... \(Jacques Bertin\)](#)

[Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? - J'ai aimé \(Jacques Bertin\)](#)

[Merci pour tout, merci pour l'espérance... \(Jacques Bertin\)](#)

[Jours en allés \(Lucien Massion\)](#)

[Ami, j'ai bien reçu ta lettre... \(Jacques Bertin\)](#)

[Notre-Dame de l'amitié \(Jacques Bertin\)](#)

[Adieu, amis de ma jeunesse ! \(Jacques Bertin\)](#)

[C'était bien \(Le petit bal perdu\) \(Robert Nyel et Gaby Verlor\)](#)

[Une attente... \(Jacques Bertin\)](#)

Fini, le bistrot à Dédé ! (*Jacques Bertin*)

fini, le bistrot à Dédé

c'est ça la vie, il est fermé

et nous, donc, on la ferme aussi

et d'ailleurs comm' la charcut'rie

et comm' la poste !

c'est comm' ça ; faut vivre au désert

les maisons vont tomber par terre

c'est l'économie qui veut ça

faut pas, non, faut surtout pas la

mettre en colère !

personn' dans les rues, c'est rien moche

plus que les vikings et les boches

eux i'z avaient pas pu fair' ça

tout est fermé, l'école aussi

l'économie, elle, è peut l' faire !

dix mill' bagnols qui pass'nt là-haut

sur l'autoroute au d'ssus du bourg

adieu, pays de nos amours !

cinquant' ronds-points, pas un bistrot...

on est null' part, c'est pour toujours...

à part ça, on a des radars

le plus vicieux c'est en r'montant
ça emmerd' que les estivants
les étrangers qui v'haient manger

(mais ils vienn'nt plus à Val-Ringard)

tout c' qu'on peut fair' ça sert à rien
qu'à poireauter dans les rues vides
c'est comm' ça, la vie c'est un bide

(et c'est vrai aussi que dans le cadre de la grande bataille pour une société basée sur une économie dynamique, réellement compétitive et tournée vers l'avenir et la contemporanéité, notre dossier n'était pas défendable...)

on est des cons
des comptant pour rien
tout' façons,
t'es content ou rien...

bis

Qu'avons-nous fait du paradis ? *(Jacques Bertin)*

qu'avons-nous fait du paradis ?
du charme exquis de nos dimanche
les chansons accrochées aux branches
les lampions vibrant dans la nuit

la foi des maisons au long cours
et leurs voiles immatérielles
l'avenir garé dans la cour
bourré de choses essentielles

nous fûmes distraits ces jours-là
cette année-là ce siècle d'or
un nuage effrayant ourla
soudain de doute le ciel mort

qu'avons-nous fait du paradis ?
qu'avons-nous fait de la confiance ?
l'argent règne sur nos croyances
la vie l'amour tout a un prix

qu'avons-nous fait du paradis ?
qu'avons-nous fait de l'espérance ?
petit garçon ton rêve immense
c'est inutile à la croissance (pardi !)

le futur pâle comme un linge
glisse dans l'hôpital sans bruit
on nous gère en monnaie de singe
la ville descend dans le gris
vois l'ancien décor de théâtre
le vieux beau vaisseau glissant vers
et entends logique à l'envers
le baratin des médiocrates

et le monde fonçant vers rien
et le monde comme un train fou
dans le mur le gouffre la fin
le temps travaille contre nous

et vois le beau vaisseau qui sombre
et le désespoir pour chacun
et vois le bel oiseau qui tombe !
le monde cet échec enfin

qu'avons nous fait du paradis ?
plus aucun vrai feu vrai dans l'être
technobrutes... futurocrates...

j'emmerde la médiocratie !

À force de solitude, j'ai acquis l'art de la mer (*Jacques Bertin*)

à force de solitude
j'ai acquis l'art de la mer
sous toutes les latitudes
je trompe les vents amers

à force de solitude
la grisaille le jour vert
j'ai appris la mansuétude
j'absous à tort à travers

je pardonne au médiatique
à l'important au gagneur
à la guerrière égotique
qui m'a défoncé le coeur

(aussi pardonné à celle
qui s'amusant comme au bal
d'une gifle de son aile
me fit pourtant tant de mal)

j'ai appris

à monter tout seul

à chanter tout seul

à aimer tout seul

dans la montagne stérile
choisi la voie difficile
respirer seul comme un grand
le désert m'est comme un gant
appris à forcer les lignes
leur faire entendre passion
oui ma chanson est ma vigne
mon silence est ma maison

ne me cherchez plus en ville
je suis ailleurs pour longtemps
je reviendrai comme une île
vers vous à chaque printemps

l'île ne vieillit jamais
dans un vers l'île qui dort
renaît encore et encore
et vous dit : je vous aimais

Le jour baisse ; la pluie, à la clarté des lampes... (d'après
François Porché - A chaque jour... - 1904)

Le jour baisse. La pluie, à la clarté des lampes,
Scintille en longues larmes vertes aux carreaux.
Songe aux milliers de fronts penchés dans les bureaux,
A toute l'encre des villes, le soir, aux crampes,
Sur les plumes, de tant de mains. Songe, dis-toi
Avec quelle frénésie âpre, quelle foi
Tenace, électrisant la nuit qui l'enveloppe,
Elle s'éténue à vivre, la vieille Europe.

C'est l'heure où les chiffres fourmillent, noirs, petits,
Innombrables, crispés de hâte et d'appétits,
Où la foule aux guichets s'écrase, hagarde, ivre,
A croire que c'est du bonheur qui s'y délivre.
Et vois la rue. Ouvre ton cœur pour qu'y pénètre
Ce cri sourd dont tremblent les murs et la fenêtre,
Et tout ce qu'un brouillard sali de gaz, l'hiver,
Ce brouillard de capitale, contient d'amer.

Mais plains l'être surtout qui s'en va seul, perdu
Dans la cohue et, triste et si las pourtant, n'ose
Rentrer chez soi, n'étant de personne attendu,
Sans amour, sans un sein où sa tête se pose...

Triste frère ! sans doute en quelque chambre étroite,
Étouffante, il tournait, les yeux fous, la peau moite

De fièvre. Il était seul. Mais non, en chaque coin
Retrouvait d'anciennes douleurs et, dans la glace,
Toute sa vie avec ses rides, face à face.

A tâtons, par l'escalier sombre, il a fui loin
De lui-même. La rue... On marche, on a la foule,
Les lumières, les coups d'épaules où l'on roule.
Pitié pour les pauvres désirs traînant la jambe
De rue en rue, en ce long soir de juin qui flambe,
Pitié pour ces honteux, ces solitaires, pour
Tous les rôdeurs qui vont frôlant, flairant l'amour.

Oh, plains l'être surtout qui s'en va seul, perdu
Dans la cohue, et, triste et si las, pourtant n'ose
Rentrer chez soi, n'étant de personne attendu,
Sans amour, sans un sein où sa tête se pose...

Pitié pour les pauvres désirs traînant la jambe
De rue en rue, en ce long soir de juin qui flambe,
Pitié pour ces honteux, ces solitaires, pour
Tous les rôdeurs qui vont frôlant, flairant l'amour.

J'aime rien - et alors ? (*Jacques Bertin*)

j'aime pas le désert, la campagne m'affreuse
les bruits, surtout quand y'en a pas, c'est inquiétant
et quand y'en a, c'est des tracteurs, alors moi c'est chiant
j'aime pas la campagne et le désert m'affreuse...
les paysages me font pleurer, j'aime autant pas
à la rigueur à deux d'accord dans la bagnole
ou juste un peu pour se dégourdir les guiboles
les paysages me font pleurer – non, vaut mieux pas
un peu de gentillesse, je demande pas grand chose
arrêtez donc de me secouer et vos réflexions
chuis comme les vaches est-ce qu'on leur demande si elles aiment ça la nature ? on
leur fout la paix
laissez-moi donc brouter, je demande pas grand chose

et les avions, est-ce qu'on les oblige à aimer le ciel bleu ? ils vont où faut aller et
basta !

c'est pareil pour marcher d'un bon pas vers l'avenir et tout ça
mais faut toujours qu'elle propose un tour à pieds dans les cailloux par moins-vingt
et les faut que, les tu devrais, les alors toi, les t'aime rien
je fais juste parti des gens qui gesticulent plutôt moins
ça gêne qui ? ou même de pas être tourné vers l'Economie du matin au soir
arrêtez de me convoquer quatre fois par jour au parloir
moi, par rapport aux autres je fais chier les autres plutôt moins
la société, la contemporaine, celle qu'est contente pour elle parce qu'elle est
contemporaine

celle qui te frappe la gueule toute la journée avec une serpillière technologique je
l'aime pas

celle qu'a rendu la joie obligatoire vu qu'elle est contemporaine - c'est pas la mienne

je suis un gars qu'a du mal dans la contemporanéité – alors je freine

j'aime pas grand chose c'est vrai j'aime juste ma joie

pas la joie de vivre obligatoire, attention ! non : celle qui fait pas des transes

qui fout la paix, qui gaspille pas l'espérance et qui bosse en silence

j'aime pas les grandes phrases ; que les petites... et qu'on me laisse tranquille
quand j'ai froid

c'est quand même pas grand chose !

et je suis pas le seul...

merde

Être vieux ? *(Jacques Bertin)*

Être vieux ? Oh, je me voyais...

rassasié comme un paysage

peuplé de noces de campagne

festoyant en rires et chants

mais non, je me suis senti comme

un camion lassé du voyage

bourré de mobilier sans âge

et aucune chanson d'enfant

ou ce vieux meuble dans l'entrée

très fier, avec son pied cassé

et sa conception compliquée

qui interdit de le bouger

je me suis senti comme un peuple

dont il ne faudrait plus parler

sur de longs chemins, égaré

sans savoir aller où – un peuple...

soudain je me suis senti vieux

amours éteints par des vents sales

aventures à fond de cale

réussites à un cheveu

ou un chapitre dans un livre
pas marrant (rien que des longueurs...)
lui, assiégé par des vainqueurs
le héros cherchait juste à vivre

ainsi je suis dans mon retrait
et je vous invite à ma table
et à y trinquer, innombrables
plus léger je me sentirai

les vieux, ça fait ça, ça mitonne
eh oui ! Au lieu de s'adapter
les vieux, ça fait ça, ça pardonne
même au vent qui fait que tourner

malheureux, non ; mais transitoire
navigant parmi l'illusoire
c'est un p'tit peu lourd à gérer
un p'tit peu lourd à digérer

soudain je fus vieux pour de bon
ah, vous ne pouvez pas comprendre !
on risque pas de m'y reprendre
j'ai dit vieux, eh ! j'ai pas dit...

Je suis monté là-haut... (*Jacques Bertin*)

Je suis monté là-haut - l'éternité promise !
Je n'ai pas bien compris comment c'est arrivé
Un soir d'hiver abscons bleui d'une pluie grise
Vous me direz que ça coûtait rien d'essayer

Le ciel ? Oh ben y a tout ! Mais du tout qui dérive
Dans un décor de carton-pâte et soirs moussants
Et dans ce paradis une masse lascive
Des milliards d'âmes faisant un fatras mouvant

Tout est faux, tout est vrai, la terre plutôt molle
Et vague et l'air qui tremble et couleur de flonflons
La pluie sucrée tombant (d'en bas) comme une colle
Des anges marrons à tête de potiron

Et puis là, parmi des sentiments indicibles
Des masses de messies et de miss de mass-médias
J'ai retrouvé Ginette avec cinq cent disciples
Qui m'assaillaient de leurs : Chéri ! Viens dans mes bras !

Euh... Sincèrement... Cette option n'est pas mon style
Le paradis, c'est pas comme ça que j'aurais fait !
Et puis, pour mes copains d'en bas je m' fais d' la bile
Et c'est pas mon genre de surfer sur le surfait

J'ai dit à Dieu : non-non je veux rentrer at home
Je m'en fous : je paie tout, la fusée, le taxi
Stupeur du Grand Surdoué – et les faces de gnomes
Et de starlettes s'éberluaient d'un tel impie

Mon Vieux, rendez-moi tout ; la vie bien difficile
L'ennui des jours et le désastre des années
Pitié, pas les pieds palmés ni revoir Mimile
Rien, je suis pas d'ici, vraiment, je veux rentrer !

Boire du lait d'ânesse en éternelle ivresse ?
Non merci pour moi ni le chœur des angelots
Médrano, moi non. J'aime autant je le confesse
Une belote avec mes potes chez Mano

Il m'a redescendu - je vous dis pas la tronche
Ma punition : l'enfer sur terre – euh, comme avant...
J'en suis malade... Euh... comme avant. Et puis tu bronches
Pas ! ...Comme avant. Bon. Rien de changé pour l'instant

C'est comme ça et c'est ainsi que mes cieux-drames
J'ai retrouvé la vie et les emmerdements
Me revoilà en bas et j'en bave et je rame
...Mais je suis pas si mal avec Ginette - comme avant. (*bis*)

Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? - J'ai aimé *(Jacques Bertin)*

qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

le con j'ai fait, le malin

j'ai fait, défiant par paresse

le destin

qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

me suis craché dans les mains

ai défouraillé sans cesse

pour des riens

qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

j'ai marché, marché, marché

et dans une jungle épaisse

j'ai planté

qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

j'ai voulu que l'amitié

j'ai voulu que la tendresse

j'ai chanté

j'ai voulu fonder un ordre

trop de gens sont prêts à tuer

à haïr, à tuer, à mordre

j'ai lutté

l'avenir qui nous oppresse

l'argent, le pouvoir, l'argent
cette course de vitesse
tout ce vent !

...savoir mépriser la gloire
et lui préférer l'honneur
l'amour, contre tout, y croire
la ferveur !

qu'as-tu fait de ta jeunesse ?
j'ai chanté, chanté, chanté
qu'as-tu fait de ta jeunesse ?
J'ai aimé

(dédié à Sylvie Fichelson)

merci pour tout

merci pour l'espérance

merci pour tout

vers rien d'avoir tenté !

Jours en allés (*Lucien Massion*)

Jours en allés sur les rivières oubliées

Miroirs aveugles des étangs

Remous des vieux soleils aux lèvres des gisants

Fronts défleuris des amoureuses

Dérives de l'enfance aux vitres des déluges

Fanal étranglé de l'absence

Visages d'autrefois qui veillent en silence

Aux mains dormeuses des écluses

Soirs penchés sur l'armoise échos courant les berges

Neige au pas lointain des chevaux

Déchirures du vent sur les frêles berceaux

Marais aux portes des auberges

Fête étrange emportée dans la crue du matin

Vol noir à la cime des aulnes

Au limon des années la voix d'Augustin Meaulnes

M'ouvre les vannes du chagrin.

Ami, j'ai bien reçu ta lettre... *(Jacques Bertin)*

ami, j'ai bien reçu ta lettre
si pleine de beaux sentiments
j'y réponds immédiatement
mais qu'est-ce que ce chien errant
qui hurle, là, sous ma fenêtre ?
je te reviens dans un instant

ami, je réponds à ta lettre
quelle soirée hier ! dément !
un peu fatigué pour m'y mettre
à demain - ou lundi peut-être
dimanche je peux pas vraiment
l'amitié c'est trop important

ami, ta lettre est sur ma table
depuis plus d'un mois maintenant
et des contretemps ingérables
tu présides le tas « urgent »
ami, cette histoire incroyable
ferait un sujet de roman

ami, ta lettre je découvre
un an perdue dans mon foutoir
l'absurdité ses bras nous ouvre
très bientôt il faudra se voir

ami, notre vie est un gouffre
je t'écrirai un de ces soirs

ami, j'ai retrouvé ta lettre
en l'an mille fut envoyée
je te répondrai des planètes
un signal de l'éternité
l'amitié est sans cesse à naître
la nôtre à peine est commencée

où donc ai-je mis mes lunettes ?
mon bureau est si encombré !
et ma cuisine n'est pas prête !
les concombres pas épluchés
je me calme, il faut que j'arrête
j'ai du courrier à terminer

...et j'ai cette lettre oubliée
je sais plus ce que j'en ai fait
et l'aspirateur à passer
et la télé à réparer
et les impôts à déclarer
l'électricité à payer
les petits enfants à garder

(...sans compter la lettre oubliée)

Notre-Dame de l'amitié (*Jacques Bertin*)

dédiée à Michèle Bailet, en souvenir du Navigator, par son ami Jacques Bertin

Michèle... (ou Dany... Marie-Thé...)

statue vivante du comptoir

madone de nos mers à boire

peines à voir, âmes fêlées...

Notre-Dame de l'amitié

saint-patronne de l'abreuvoir

tu nous couves, tu nous bénis

tu nous sers et tu nous souris

accorde-nous toujours du vin

du gravos, du sérieux, du raide

du qui fait du bien, du qui aide

du qui nettoie ou même rien

Vierge des bistrots et des taules

les rades d'ici jusqu'au pôle

tu vas pas nous laisser partir

sans un p'tit dernier pour finir

Dédé, qui sait à peine lire

Gégé, qui ne sait que chialer

Charles-Edouard, qui ne sait pas te dire
comme il n'en peut plus de t'aimer

mets-nous ensemble à patauger
dans le plateau de ta balance
qui penche toujours sans sombrer
du bon côté de ta clémence

Notre-Dame de l'amitié
tu fais jamais de commentaire
et quand c'est l'heure de fermer
tu récupères ton vestiaire

ta mobylette et ta vaillance
tu disparais – tu cours chez toi
c'est sûr qu'au feu d'en bas tu penses
à nous, tu nous sers de là-bas

infirmière de nos amours
il est pas v'nu ce soir Nénesse
garde-lui son verre au Nounour
sss' et bénis-le dans sa détresse

pass qu'ell' s'est tirée sa gonze
et son frangin s'est suicidé
son cousin s'est fait un platane
et sa bell'-sœur... vit à Villeurbanne !

ce qu'on aime, c'est quand tu ris
et tu dénoues ton auréole
t'es coquette - mais pas frivole
tu t'planqu' derrière ton établi

t'es la plus belle et la plus douce
ce qui s'rait bien, ce qu'on aim'rait
c'est qu'ça continue dans l'après
- au ciel ! où y'a d'la sacrée mousse

on demande pas le succès
les honneurs, le pouvoir, le flouze
mais là-haut - n'importe où qu'ce s'rait
et puis toi, avec ta p'tite blouse

mais oui bien sûr au paradis
ou chez un cousin du bon dieu
surtout qu'on paye pas un radis
vu qu'on s'rait les maîtres des lieux

y boire le pot des retrouvailles
se distribuer des tas d'médailles
Jésus, le fruit de tes entrailles
qu'il soye avec nous à trinquer

le p-tit Jésus ! mais si ! qui braille

dans la paille ! mais tu sais bien !
bon, ça suffit, faut que j'm'en aille...
un dernier – pour la route en ch'min !

oui, qu'un jour - même au purgatoire
(mais sans les bleus au giratoire...)
Notre-Dame de l'amitié
tu tiennes d'une main de fer pleine de doigté
un rade qui ne fermerait jamais

oui qu'un jour, au milieu des anges
(on peut s'poivrer - qui ça dérange ?)
Michèle... Dany... Marie-Thé...

tu gères le rade éternel où jamais se faire jeter

(allez, salut!)

Adieu, amis de ma jeunesse ! *(Jacques Bertin)*

*Chanson dédiée à Jean-Max Brua, Gilles Elbaz, Jean-Luc Juvin et Jean Vasca
...et à quelques autres*

Ecoutez-moi bien, messieurs-dames
Spectateurs, bourgeois ébaubis
Amateurs d'émotion, de drames
Pas par hasard entrés ici
Je vais vous parler sans mystère
Si j'eus vraiment de bons amis
Ce furent ces quatre compères
Voici l'histoire, les voici :

Je les ai connus hommes libres
Une guitare à gouverner
Un sandwich, une fille, un livre
Des théories plein les trous de nez
Tout ce qui rêve et ce qui vibre
De Rennes à St Germain-des-prés
O l'amitié, ô chanson vive
Et ah les cinq bons escoliers !

Ah que les filles étaient belles
Et que nous perdîmes du temps
Au Navigator, chez Michèle
Et nous eûmes bien nos trente ans !
On fait le con, on fait le pitre
Mais voici la blessure nue
La rayure sur la vitre
La flèche qui monte aux nues

Mais vous étiez trop gais, trop tristes
Trop dans les mots votre chanson
Elitiste ! Intimiste !
I' fait pas très radio ton son
Eh bien vous vécûtes sans gloire
Sans journalistes, sans avions
A d'autres la trajectoire
La mangeoire, le pognon

Ainsi moururent mes poètes
Ainsi vécurent mes amis
On connaît ça depuis des siècles
Et on s'en est toujours remis
Les arts et lettres, la joncaille
C'est pour les gagneurs pas les mous
Fausses révoltes, vraies canailles
Ils auront tous roulé sur nous

Le rock and roll et la cam'lote
Tout' la quincaillerie et les bidons
Ces vieillards fumant dans les chiottes
La tête et la musique en plomb
Et puis y'a eu le show business
Ah célébrons ce pur joyau
Un bulldozer, beaucoup d' finesse
De la vaseline et des tuyaux

Attention, y'a pas qu' le chaubise
Y'a aussi le haut du panier
Y'a le vice après la bêtise
Y'a les flics après les pompiers
La création subventionnable
La Contemporanéité
Le Dérangeant, le Respectable
Le Haut niveau, l'estampillé

Tandis qu'aux banquets du Ministre
Ceux-là faisaient pipi en rond
Avec un entregent sinistre
Nous étions libres, nous mourions
Les budgets, toute la boustifaille
Partagez-vous ça entre vous
Etouffez dans la charcutaille
Bouffez-vous entre vous !

T'es trop coco Brua mon pote
T'as qu'un seul accord mon Gillou
Mon Juvinos t'éructes et rotates
Vascounet redescend vers nous
A nous l'éternelle jeunesse
Qui parie tout, exigeant rien
Sauf la dignité – quoi ? qu'est-ce ?
Ce mot pas clair ? eh Tintin !

Vraiment j'crois pas qu'tu réalises !
C'est pas très viril, chanter bien !
l' faudrait que tu t'électrises
...Comme ça tu f'rais pt'êt' moins chrétien...
Les gars, la poilade est totale
Les mots, ah si on y croyait
A la parole ! A la loyale !
...Victoire de Johnny Halliday !

O amis, purs comme la fièvre
Comme l'alcool, comme le froid
Le renard amoureux du lièvre
Le vent qui se lève, la joie
Notre vie fut une jeunesse
Et bien plus d'âme et de passion
Que cett' vioc sans dents et sans fesses :
La mode, suivie d' tous ses mich'tons

Adieu, amis de ma jeunesse
(Ah si nous nous sommes aimés !
O frères, ô torrent d'eau claire
Sur les rochers). Mourez jamais !
...Joue plus fort, toi, le pauvre type
Le musicos', le laborieux
Sous-payé, oui, qu'est-ce qu'on y peut
Nous les rien, nous les guitareux ?

Joue plus fort, surtout pas plus vite
La tendresse te monte aux yeux
Nous les rien, nous les guitareux
C'est nous qu'on joue l'plus près des cieux
Joue plus fort, surtout pas plus vite
T'en fais pas si ça traîne un peu
Si on est un peu long, tant mieux
Y'a qu' l'amitié qui rend heureux

Adieu, amis de ma jeunesse

- Ah si nous nous sommes aimés !

C'était bien (Le petit bal perdu) *(Robert Nyel et Gaby Verlor)*

C'était tout juste après la guerre,
Dans un petit bal qu'avait souffert.
Sur une piste de misère,
Y'en avait deux, à découvert.
Parmi les gravats ils dansaient
Dans ce petit bal qui s'appelait
Qui s'appelait...
Qui s'appelait...
Qui s'appelait...

Non je ne me souviens plus
Du nom du bal perdu.
Ce dont je me souviens
C'est de ces amoureux
Qui ne regardaient rien autour d'eux.
Y'avait tant d'insouciance
Dans leurs gestes émus,
Alors quelle importance
Le nom du bal perdu?
Non je ne me souviens plus
Du nom du bal perdu.
Ce dont je me souviens
C'est qu'ils étaient heureux
Les yeux au fond des yeux.
Et c'était bien
Et c'était bien.

Ils buvaient dans le même verre,
Toujours sans se quitter des yeux.
Ils faisaient la même prière,
D'être toujours, toujours heureux.
Parmi les gravats ils souriaient
Dans ce petit bal qui s'appelait
Qui s'appelait...
Qui s'appelait...
Qui s'appelait...

Non je ne me souviens plus
Du nom du bal perdu.

Ce dont je me souviens
C'est de ces amoureux
Qui ne regardaient rien autour d'eux.
Y'avait tant d'insouciance
Dans leurs gestes émus,
Alors quelle importance
Le nom du bal perdu?
Non je ne me souviens plus
Du nom du bal perdu.
Ce dont je me souviens
C'est qu'ils étaient heureux
Les yeux au fond des yeux.
Et c'était bien
Et c'était bien

Et puis quand l'accordéoniste
S'est arrêté, ils sont partis.
Le soir tombait dessus la piste,
Sur les gravats et sur ma vie.
Il était redevenu tout triste
Ce petit bal qui s'appelait,
Qui s'appelait...
Qui s'appelait...
Qui s'appelait...

Non je ne me souviens plus
Du nom du bal perdu.
Ce dont je me souviens
Ce sont ces amoureux
Qui ne regardaient rien autour d'eux.
Y'avait tant de lumière,
Avec eux dans la rue,
Alors la belle affaire
Le nom du bal perdu.
Non je ne me souviens plus
Du nom du bal perdu.
Ce dont je me souviens
C'est qu'on était heureux
Les yeux au fond des yeux.
Et c'était bien
Et c'était bien.

Une attente... *(Jacques Bertin)*

ce nuage c'est toi dans le ciel tu t'amènes
et tu vas me sauver me couvrir me pleuvoir
ce temps qu'il fait si bien cette évidence amène
et la joie de vouloir ce qu'à jamais ce soir

ce nuage c'est toi cette pelote brusque
et compliquée mais qui s'épanche et se dissout
à cause de tout d'un coup peut-être que jusque
à ce que mais qu'est ce que c'est donc là-dessous

c'est moi ! une île un col perdu une souffrance
et puis voilà le vent de ta vie te poussant
l'audace qui faisant vibrer l'amour naissant

t'ont fait considérer or elle était immense
cette espérance immobile qui se tendant
vers toi oh vers son ciel oh et cette espérance...

c'était moi et le jour comme un amour naissant

...c'était moi et l'amour comme le jour naissant